

DU ROLE INDISPENSABLE DE LA QUANTIFICATION
DANS LA PERCEPTION DE CERTAINS PHENOMENES
EN PSYCHO-SOCIOLOGIE

Libreville, le 30 août 1966

préparé pour le VI° Congrès Mondial
de Sociologie Evian 1966

DU ROLE INDISPENSABLE DE LA QUANTIFICATION
DANS LA PERCEPTION DE CERTAINS PHENOMENES
EN PSYCHO-SOCIOLOGIE

Une constatation qui découle de notre expérience de chercheur sur le terrain est que : En psychosociologie, LA QUANTIFICATION EST UN INSTRUMENT OPERATOIRE, PARFOIS, VOIRE SOUVENT, NOUS DIRONS MEME DE PLUS EN PLUS, INDISPENSABLE, DANS L'APPREHENSION DU REEL.

Le corollaire de cette constatation est que : une analyse fine et judicieuse, une saisie en profondeur de certains phénomènes sociaux ne peut nullement être adéquatement réalisée si, pour apercevoir le réel, on ne recourt au quantitatif.

x
x x

Nous citerons, à cet effet, le cheminement qui fut le nôtre et qui aboutit aux tableaux 1 et 2 ci-joints, tableaux qui, des différents quartiers de LIBREVILLE (tableau 1) d'une part, de quatre régions du Gabon (tableau 2) d'autre part, donnent, à la simple lecture, le pourcentage de la tendance à fusionner, à coopérer et, - par soustraction arithmétique - la tendance à s'isoler.

Ces tableaux indiquent plus précisément, - par soustraction arithmétique - le degré de la tendance au monolithisme lorsque se trouvent en présence, lorsqu'entrent en jeu les minorités ethniques co-existantes concernées et que les fibres secrètes de l'ethnisme et de la ségrégation peuvent habilement être exploitées.

Ces deux tableaux qui, dans un domaine bien précis et en des lieux bien déterminés, grâce au processus d'éclairage du qualitatif par le quantitatif, permettent de

saisir le réel dans sa totalité sont le résultat d'une recherche que nous avons commencée en 1960 et qui, pour sa clarification, n'a cessé de nous préoccuper. Nous voulons parler de : la co-existence des minorités ethniques (1).

De cette recherche débutée en 1960, - et qui, à cette date, ne constituait alors qu'un paragraphe d'une étude des "facteurs d'intégration et de désintégration du travailleur gabonais à son entreprise", - nous distinguerons deux étapes principales : en premier lieu, l'approche d'ordre qualitatif, - nous sommes tenté de dire d'ordre descriptif, - qui est une sorte de photographie non seulement extérieure mais pénétrante, permettant à la fois de cerner les contours exacts d'un objet, disons plutôt, d'un phénomène, et de saisir en profondeur ledit phénomène ; secundo, l'approche d'ordre plus quantitatif que qualitatif, sorte de dissection permettant une connaissance plus mathématique des constituantes de la structure du (ou des) phénomène(s) étudié(s), permettant donc la connaissance de la gamme des comportements et attitudes virtuels de l'atome social dans certaines circonstances bien déterminées. La prévision n'est plus alors une impossibilité pour le psychologue social ; et une certaine expérimentation apparaît possible.

A/ - LE PROCESSUS D'ORDRE QUALITATIF

En entamant le paragraphe consacré à "la co-existence des minorités ethniques", des exigences méthodologiques nous conduisirent à définir provisoirement le terme ETHNIE (2) ; définition que, trois ans plus tard, - par l'inclusion de : apparemment nous semble-t-il, nuance que nous avons préféré passer sous silence en 1960, - nous retouchions (3), et que nous complétions, un an après, en 1964 (4).

-
- (1) cf. notre ouvrage : "Facteurs d'Intégration et de Désintégration du Travailleur Gabonais à son entreprise" (1961) Cahiers ORSTOM, série Sc. H., n°1 (133 p. imprimées) pp. 91 -95
- (2) cf. notre ouvrage : "Facteurs d'Intégration et de Désintégration du Travailleur Gabonais à son entreprise" (1961). (151 pages ronéotées) page 96-104
- (3) cf. op. cité (2ème édition) (Cahiers ORSTOM Sciences Humaines n° 1 1963 ; 133 p. ; ORSTOM PARIS, p. 91.
- (4) cf. notre thèse : CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE ET COMPREHENSION DES POPULATIONS RURALES DU NORD-EST DU GABON (ORSTOM, PARIS, 1964 ; 237 p. ronéotées) pages 26-27.

Nous proposons ainsi, il y a deux ans, - et le temps ne nous a pas incité à modifier notre point de vue - de la notion d'ETHNIE la définition suivante : "groupe(s) d'individus géographiquement voisin(s) au départ, primitivement assez isolé(s), ayant des ancêtres communs, ayant un même idiome, constitué(s) de croyances, d'attitudes et de comportements semblables et dont le champ perceptuel, cognitif, social... était, et demeure davantage clos qu'ouvert : bref, un groupe d'hommes qui - et c'est là une de ces tendances, et pas des plus faibles, - face à certaines circonstances, face notamment à d'autres groupes linguistiquement différents, - parle, pense, croit, agit et se comporte dans ses joies et dans ses peines comme s'il était un seul individu, un seul "être".

Nous continuions ~~af~~ comme suit : "Chaque ethnie se caractérise donc par une micro-vision du monde bien sienne, par des structures et des substructures qui s'harmonisent plus qu'elles ne se heurtent et qui - apparemment, nous semble-t-il - ont davantage de contrastes que d'affinités avec les structures et substructures des autres ethnies. Ajoutons, pour terminer, que c'est un univers davantage régi par l'affectivité que par l'entendement."

Et nous notions en renvoi : "De cette définition il résulte que les minorités nationales, raciales, voire peut-être culturelles..., dans des contextes sociaux donnés, peuvent avoir des allures, des comportements et des attitudes semblables aux attitudes et comportements des ethnies, des clans, des tribus. Ceci peut aider le psychologue social à comprendre et à expliquer bien des tensions entre groupements "distincts".

Voilà la première étape.

Ce premier pas franchi (et nous ne pouvions aller plus avant car ce n'était point là l'objet principal de la recherche que nous effectuions alors) - nous découvrait un domaine vaste, riche, dont nous cernions les contours, que nous pénétrions en profondeur, mais dans une sorte de globalité qui, à présent, nous apparaît peu différente d'une sorte de "continuum visible".

B/ - L'APPROCHE D'ORDRE PLUS QUANTITATIF QUE QUALITATIF

La deuxième étape débuta en 1966 au cours de

l'analyse des documents réunis pour l'ouvrage, actuellement en préparation, sur les "COMPORTEMENTS, ATTITUDES ET NIVEAUX D'ASPIRATIONS DE LA JEUNESSE SCOLAIRE GABONAISE".

Dans cette deuxième étape se distinguent deux moments :

- 1°/ - l'analyse macro-sociologique,
- 2°/ - l'analyse micro-sociologique.

AU DEPART, le problème de la co-existence des minorités ethniques ne faisait point partie du développement que nous envisagions donner aux documents recueillis sur le terrain pour l'étude des COMPORTEMENTS, ATTITUDES ET NIVEAUX D'ASPIRATIONS DE LA JEUNESSE SCOLAIRE GABONAISE. Un paragraphe devait être rédigé sur ce point, qui aurait situé dans l'espace la population examinée, qui, en conséquence, aurait situé dans la mosaïque des quelque 44 ethnies du Gabon les individus interviewés. Ce paragraphe ne devait donc être ni plus ni moins qu'un prolongement de l'introduction, laquelle n'est, somme toute, dans une certaine mesure, qu'une exposition et présentation de l'échantillonnage choisi, puis réalisé... Exposition et présentation indiquant les limites de la représentativité de l'échantillonnage, et, partant, les limites des extrapolations possibles.

Les données recueillies pour la rédaction du dit paragraphe venaient de trois questions demandant, l'une l'ethnie de l'interrogé, les deux autres l'ethnie du père et celle de la mère.

La quantification révéla - chose qu'une analyse qualitative ne découvrira jamais - que 13,23 % des écoliers gabonais interrogés en 1962 étaient issus d'unions inter-ethniques et que 86,76 % étaient nés de parents ayant la même ethnie. Elle révéla également que, si de part et d'autre de ce taux moyen (13,23 %) l'on répartit les localités de notre échantillonnage, on obtient trois sortes de groupes :

- a/ - des localités où la tendance au brassage est faible :
NDJOLE avec 0 % de croisements mixtes et OYEM avec 1,17 % se présentent ainsi comme des extrêmes précédés de MITZIC (5,68 % d'inter-ethniques).
- b/ - des localités où la tendance au brassage est représentative de ce qu'elle est au Gabon en général. Peuvent

être cités ici : MAKOKOU (12,50 % d'inter-ethniques) et LAMBARENE (14,52 %) ;

- c/ - des agglomérations où la tendance à l'inter-ethnisme est, toutes comparaisons bien faites, relativement forte : LIBREVILLE (21,91 %), les villages de BAKWAKA et de BATOUALA (22,80 %) et le centre de MEKAMBO (24,77 %).

Cette macro-distribution donnait des localités énumérées le taux d'inter-ethnisme en 1962, et cela de façon générale. En effet, les individus examinés gravitaient des écoliers du CM2 aux élèves des classes terminales des lycées et collèges. Or, au Gabon, dans une région donnée, la population scolaire se compose, primo de natifs (ou censés tels), secundo de frais arrivés et qui, en principe, ne sont là que pour l'année scolaire. Ces derniers peuplent notamment les lycées et collèges (1) ; les premiers constituent la presque totalité des élèves des classes primaires. Ainsi une agglomération où le brassage inter-ethnique est quasiment nul au sein des premiers occupants de la terre, donc parmi les élèves de l'enseignement primaire, peut, grâce à la présence d'un collège ou d'un lycée dont les écoliers viennent des quatre coins du Gabon, avoir une population scolaire au taux inter-ethnique moyen.

Il importait donc d'aller plus en profondeur et d'observer, - en le disséquant si nous pouvons ainsi nous exprimer - le phénomène examiné. On découvre alors que, si le taux de l'inter-ethnisme ne varie pas grandement (12,24 % au CM2 ; 13,99 % dans les lycées et collèges; 13,23 % pour l'ensemble du Gabon), d'aucunes régions changent de physionomie selon qu'on adopte une vue ou globalisante ou particularisante.

En effet, une vue focalisée sur les seuls originaires de la région étudiée, une vue donc qui, en l'occurrence, fait abstraction des lycées et collèges pour ne considérer que les élèves de l'enseignement primaire - ici donc

(1) Le mouvement de transfert des collégiens et lycées serait fort intéressant à étudier, avec les différents problèmes d'acculturation, et aussi d'éviction des élèves natifs des régions où le transfert est puissant par ceux des régions où l'afflux est faible.

les CM2 - (1) découvre :

- a/ - des zones à faible tendance au brassage : NDJOLE (0 %), OYEM (1,88 %), MITZIC (3,44 %), MAKOKOU (6,66 %) ; et
- b/ - des zones où le brassage est relativement élevé : LAMBARENE (20,87 %) ; BATOUALA et BAKWAKA (22,80 %) ; MEKAMBO (24,77 %). A ces derniers, nous ajouterons, - en nous référant aux résultats des documents de 1966, - LIBREVILLE (21,72 %).

On constate alors la disparition du groupe moyen perçu dans la macro-perception relatée ci-dessus. MAKOKOU et LAMBARENE précédemment groupés se séparent, constate-t-on, d'autre part.

Cette deuxième répartition - toute quantitative - ne tardait pas à heurter l'esprit : LIBREVILLE et LAMBARENE mis dans une même catégorie que MAKOKOU et que les villages de BATOUALA et de BAKWAKA (2) est en effet chose peu satisfaisante ; que les villages de BAKWAKA et de BATOUALA soient des zones de brassage d'un taux plus fort que LIBREVILLE était également chose encore plus insatisfaisante. C'est ici qu'intervient et doit impérieusement intervenir ^{l'analyse} qualitative, pondérateur et éclairer du quantitatif. Cette analyse qualitative imposait la distinction essentielle de deux sortes d'unions inter-ethniques : celles qui sont conformes aux comportements ancestraux, d'une part ; celles qui bouleversent et choquent la mentalité des anciens, d'autre part. Elle exigeait ensuite de considérer tour à tour dans chacun des deux groupes dont il vient d'être question les unions légitimes et les liaisons paramatrimoniales. Alors se dessinèrent à nouveau trois groupes déterminés et distingués

(1) Parmi les lycées et collèges d'une région se rencontrent, nous fera-t-on remarquer, un nombre relativement important de natifs de la région où se trouve le collège ou le lycée en question. Ce n'est toujours pas le cas : v.g. à LIBREVILLE. Ainsi donc s'impose un certain découpage qui est à la fois clarifiant et opératoire.

(2) villages du district de MAKOKOU cf. tableau (2)

notamment par le taux de paramatrimonialité et par l'atypicalité (v. g. : toutes unions inter-ethniques perçues scandaleuses par le groupe ethnique auquel on appartient. Alors des agglomérations présentées semblables par un processus uniquement quantifiant se retrouvent différemment regroupées. En effet, les facteurs ATYPICALITE ET PARAMATRIMONIALITE séparent en deux catégories qualitativement différentes les agglomérations de Batouala, Makokou, Bakwaka, Libreville et Lambaréné, classées précédemment dans une même catégorie par un cheminement uniquement quantifiant ; ces deux nouvelles catégories comprenant, l'une Makokou, Batouala et Bakwaka, la seconde Libreville et Lambaréné.

En conséquence, une triple analyse est, en pareil cas, indispensable pour la saisie en profondeur du phénomène social examiné. Il faut inévitablement passer tour à tour du quantitatif au qualitatif, d'une macro à une micro-perception ; des conduites approuvées aux faits et gestes qui scandalisent le groupe dont socialement, et partant, mentalement en principe, on dépend. ^{L'on} obtient alors des villes et agglomérations étudiées la distribution définitive suivante et pour laquelle nous adopterons, en la retouchant, la classification toute qualitative de M. Brian WEINSTEIN (1) :

a/ - des heartlands - s'y classent : Ndjolé, Oyem, puis Mitzic, dont le pourcentage d'inter-ethnisme est réellement faible. Le Woleu-Ntem se présente ainsi comme le meilleur modèle de heartland, étant donné que Oyem, son chef-lieu, n'a que 1,18 % d'écoliers nés de parents d'ethnies différentes (1,88 % au CM2 ; 0,66 % dans l'enseignement secondaire) ; étant donné, d'autre part, que l'atypicalité y est insignifiante (faible pourcentage d'enfants nés de liens paramatrimoniaux.)

b/ - des zones de contact, de délimitation

1 - des zones de contact naturelles : le taux de croisement inter-ethniques y est, peut-être y être relativement élevé, mais la paramatrimonialité, chez le natif même, y est faible (faible atypicalité) : l'Ogooué-Ivindo peut être cité en exemple, Makokou notamment où les groupes multi-ethniques, Bakota d'une part, Fang de l'autre, apprennent réciproquement à se modeler la mentalité.

(1) WEINSTEIN (Br.) "Social Communication Methodology in the study of Nations-Building" in "Cahiers d'Etudes Africaines, n° 16 pp. 569-589.

2 - des zones de contact artificielles, centres ruraux où le taux d'unions inter-ethniques est moyen, voire élevé, le taux de paramatrimonialité faible mais en ou virtuelle ou effective croissance grâce soit à la présence, soit au voisinage d'éléments ethniquement "étrangers" par rapport aux natifs de la région, éléments que, en principe, guette davantage la paramatrimonialité inter-ethnique (célibataires de chantiers ; collégiens et lycéens ; fonctionnaires ; etc.) Tel apparaît, à la lumière des documents de 1966, le centre de NDJOLE dont nous parlerons dans quelques instants. Tels semblent être, ou tout au moins avoir été à un moment donné de leur croissance, les centres de Moanda et Mounana.

c/ - des zones nationalisantes - le taux de croisements inter-ethniques y est ou bien moyen ou bien relativement élevé. S'y rencontre également un taux d'unions illégales élevé en comparaison des zones ci-dessus. Nous citerons LIBREVILLE, LAMBARENE - et PORT-GENTIL dont nous pouvons parler, ayant étudié dans cette dernière ville en 1960 la Société que dans "Facteurs d'Intégration" nous appelons Etablissement III. Agglomérations où le côtoïement inter-ethnique est tel qu'elles sont des lieux de prédilection autant pour ^{des} explosions PERIODIQUES d'ethnisme (en périodes électorales, v.g.) que pour une fusion lente mais permanente des ethnies, grâce à l'acculturation opérée par les conduites, atypiques au départ, introduites par la paramatrimonialité inter-ethnique (liaisons passagères, concubinage etc... entre personnes d'ethnies différentes)

x x

S'il nous fallait jeter un regard d'ensemble sur le chemin, jusqu'à ce point, parcouru, nous constatons alors que, d'une part, grâce à un processus d'ordre qualitatif, la notion d'ETHNIE avait pu être définie d'abord provisoirement en 1960 et en 1963 dans le cadre d'une saisie du problème de la co-existence des minorités ethniques ; enfin, définitivement, en 1964, dans le cadre d'une recherche sur la classification des ethnies au Gabon, la prolifération des ethnies et des clans, le mécanisme de cette prolifération. Nous constatons, d'autre part, que, - grâce à un processus et quantitatif et qualitatif, - plus quantitatif que qualitatif, semble-t-il - une répartition des écoliers gabonais en trois

groupes s'opéra, qui entraîna une triple distinction des zones étudiées.

Une question alors de se poser : comment sommes-nous passé de ce dernier résultat à la co-existence des minorités ethniques ?

Tout simplement parce que, à ce stade de notre analyse du paragraphe primitivement limité à une exposition et présentation de nos interviewés suivant leurs origines ou intra ou inter-ethniques, nous apparut à l'esprit une corrélation apparemment d'abord forte, toute d'ordre qualitatif, entre la triple répartition des écoliers ci-indiquée et notre définition du terme ethnies. Corrélation suscitée probablement par la somme de nos investigations sur le terrain au Gabon depuis 1960, par ce problème des croisements inter et intra-ethniques, lequel captura notre attention en 1958-1959 au Congo (nous étudions alors les liens matrimoniaux et paramatrimoniaux chez la population négro-africaine de Pointe-Noire) (1) et par la distinction toute qualitative, de Brian WEINSTEIN, du Gabon en trois zones ; distinction ici retouchée (2).

Cette corrélation était la suivante : au Gabon,

- a/ - dans les zones, localités et agglomérations où le pourcentage d'écoliers nés de liaisons inter-ethniques est faible, les adultes ont, dans certaines circonstances données - face notamment à des individus linguistiquement différents - tendance à se regrouper suivant les affinités linguistiques, ethniques et à parler, penser, croire et se comporter dans leurs joies et notamment dans leurs peines comme s'ils étaient un seul individu, un seul être ;
- b/ - dans les zones, localités et agglomérations où le pourcentage d'enfants issus d'unions inter-ethniques est élevé, la population est moins guettée par le monolithisme politique et par l'ethnisme ou discrimination ethnique.

(1) cf. Les dépenses exceptionnelles dans les budgets de famille à Pointe-Noire, par R. DEVAUGES & L. BIFFOT (cahiers ORSTOM, Sciences Humaines n°3, 1963, ORSTOM PARIS)

(2) Br. WEINSTEIN parle, v.g., de zones NATIONALES ; nous avons préféré parler de ZONES NATIONALISANTES.

Les impératifs de la recherche imposaient l'examen de cette corrélation susceptible d'éclairer bien des comportements, attitudes et aspirations de la jeunesse gabonaise actuelle, susceptible, dans une certaine mesure, de permettre la prévision de certaines virtualités de l'adulte de demain actualisables en des circonstances bien déterminées et aussi les exploitations possibles que d'aucuns (arrivistes, machiavélistes etc...) peuvent faire de cette tendance des minorités ethniques soit à fusionner avec d'autres groupes linguistiquement différents, soit à s'isoler de ces dernières ; susceptible enfin de dicter aux Autorités Gabonaises bien des conduites pour la réalisation de l'unité, donc de la nation gabonaise. En résumé, c'était là une mine riche tant en bien qu'en mal virtuel, selon l'exploitation qui en serait faite.

L'examen et quantitatif et qualitatif de cette corrélation imposait, à son tour, un retour sur le terrain. Un premier retour sur le terrain fut ainsi effectué en janvier 1966. La zone à étudier, d'abord limitée à LIBREVILLE et LAMBARENE, fut ensuite étendue à KANGO et NDJOLE, et - (troisième retour sur le terrain) - finalement à MITZIC, OYEM, MAKOKOU, MEKAMBO. Ainsi donc, hormis le village de Batouala qui avait en 1966 cinq élèves de CM2, raison pour laquelle nous y passâmes outre, et le village Bakwaka que nous n'avons pas estimé indispensable pour les corrélations à établir entre les documents de 1962 et ceux de 1966, - hormis donc ces deux villages, les localités et agglomérations étudiées en 1962 (- au total 1767 élèves interrogés en 1962 -) le furent également en 1966 (- au total 2361 élèves en 1966).

Des corrélations judicieuses purent ainsi être établies et put être examiné le côté évolutif et dynamique de plus d'un phénomène social. Il en résulta, entre autres, que :

- 1 - le taux d'enfants nés d'unions inter-ethniques a augmenté de 3,35 % dans les CM2 et de 7,15 % environ dans les lycées et collèges : soit une augmentation générale de 4,25 % ;
- 2 - NDJOLE -, qui ne prodiguait pas d'enseignement secondaire en 1962 - avait, en 1966, d'une part 6,09 % d'enfants de CM2 nés d'unions mixtes, taux qui est un accroissement étant donné qu'en 1962 cette agglomération avait 100 % d'élèves de CM2 nés de parents de même ethnie, et, d'autre part, 3,63 % de collégiens nés de liaisons inter-ethniques. Soit : un accroissement général de 5,18 % .

Grâce à la création de son actuel collège moderne, le centre de NDJOLE est en restructuration et en voie de devenir zone de contact, suivant les définitions ci-dessus données ;

3 - Tout en demeurant zone nationalisante par excellence avec 21,72 % d'élèves de CM2 issus de croisements inter-ethniques, la ville de LIBREVILLE apparaît micro-sociologiquement un mélange de heartlands, de zones de contact et de zones nationalisantes. En effet, en jetant un coup d'oeil sur les quartiers scolaires, on constate que se présente comme

- heartlands : les écoles de Lalala et de Nkémbo, avec respectivement, dans les CM2, 6,15 % et 3,70 % d'enfants nés chacun de parents d'ethnies différentes;

- zones de contact : l'école de ST-Joseph (9,67 %) et celle de Mont-Bouët (officielle et catholique réunies) (11,22 %) ;

- zones nationalisantes : les écoles de Baraka (17,64%), Ste Marie (18,75 %), les écoles de la Peyrie et d'Akébé (19,58 %), de Louis (21,73 %), le record d'inter-ethnisme étant battu par l'école de Glass (29,41 %) et par celles du centre-ville (31,84 %) et dans ce dernier groupe par l'école St-Pierre de jeunes filles avec 39,39 % d'élèves nées de liaisons inter-ethniques.

Ainsi finalement furent établies les deux cartes ci-jointes, lesquelles permettent de comprendre bien des comportements, attitudes et aspirations des zones, régions, localités et quartiers ici examinés. Le passé - un passé récent - confirme en effet ces deux tableaux. S'ils avaient pu être établis avant les évènements de février 1964, ils auraient permis une exacte prévision des réactions tant des quartiers de LIBREVILLE que des districts et régions dont il a été ici question. A LIBREVILLE, pour ne parler que de cette agglomération, les réactions globalisées les plus virulentes émanèrent en effet des quartiers de Lalala et de Nkémbo dont la tendance au monolithisme est donnée par le tableau 1 (cette tendance est, en 1966 de

la division du Gabon en deux zones forestières entraîna l'afflux de bien des chantiers vers NDJOLE et l'OGOOUE-IVINDO.

100 % - 6,15 % = 93,85 % à Lalala, et de 96,30 % (100 % - 3,70 %) à NKEMBO (1). La tendance au monolithisme de régions tel le Woleu-Ntem est également donnée par le tableau 2.

Est révélé par ces tableaux une gamme, un éventail de comportements et attitudes et aspirations virtuels actualisables en certaines circonstances facilement déterminables.

Ici, en cas de contestation, un retour sur le terrain est possible : la vérification, et, avec elle, une certaine expérimentation s'avèrent possibles. La discussion, en cas de contestation, peut alors n'être plus oiseuse car, malgré leur côté dynamique et évolutif, pondérable grâce à la quantification, laquelle ne doit jamais aller sans analyse qualitative -, les phénomènes sociaux ont grandes permanence et force d'inertie.

x

x x

CONCLUSION

Ainsi éclate au grand jour le rôle indispensable de la quantification dans l'appréhension de certains phénomènes sociaux. Il va de soi que les résultats ici rapidement relatés n'auraient pu être obtenus par un cheminement d'ordre seulement qualitatif.

En conséquence, en psychologie de la vie sociale, une analyse fine et judicieuse, une saisie en profondeur de certains phénomènes sociaux peut-elle, peuvent-elles être adéquatement réalisées, si, dans l'appréhension du réel, on n'adopte pas un cheminement où quantification

(1) Que le quartier de Nkembo se soit baptisé NKEMBO-DALLAS (- ici est évoquée la mort du Président KENNEDY -) ainsi que le témoignent des documents recueillis en 1966 auprès des élèves de CM2, à LIBREVILLE, en dit long sur tout au moins une des causes des événements de février 1964 : la co-existence des minorités ethniques était des faits sociaux ici en question ; et la tendance à l'ethnisme, un des ressorts des plus habilement actionnés.

et analyse qualitative s'éclaircissent et se corrigent réciproquement ? Notre expérience de chercheur sur le terrain nous incite à répondre négativement. (1)





LIBREVILLE, le 30 AOUT 1966

- (1) Communication pour le Sixième Congrès Mondial
de Sociologie EVIAN 1966

**COMPORTEMENTS ET ATTITUDES
VIRTUELS DES DIFFERENTS
QUARTIERS DE LIBREVILLE
ECOLES PRIMAIRES A CYCLE COMPLE**

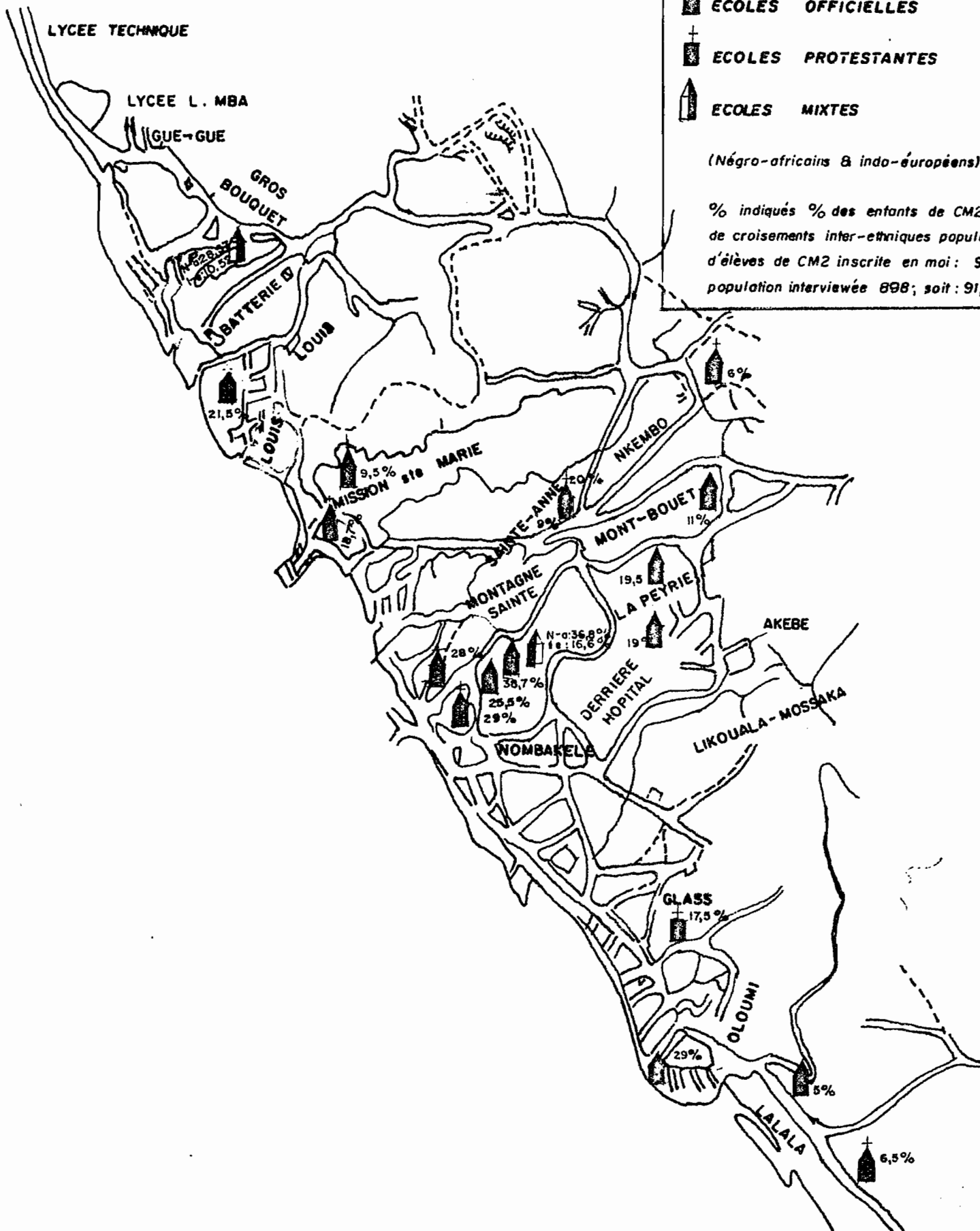
Documents année 1966

LEGENDE

-  ECOLES CATHOLIQUES
-  ECOLES OFFICIELLES
-  ECOLES PROTESTANTES
-  ECOLES MIXTES

(Négro-africains & indo-européens)

% indiqués % des enfants de CM2 issus
de croisements inter-ethniques population
d'élèves de CM2 inscrite en mai : 982
population interviewée 898; soit : 91,44 %





- Tendance au monolithisme
 = 100% moins le % indiqué
 % sans parenthèses = année 1962
 % avec parenthèses = année 1966

- le pourcentage indiqué mesure la tendance à la fusion

COLLECTION " **S**CIENCES **H**UMAINES **G**ABONAISES "

Articles & Communications Sociologiques

(1962 - 1972)

par Laurent BIFFOT

Publié par le CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE & TECHNOLOGIQUE (CENAREST) dans le cadre de l'INSTITUT DE RECHERCHES EN SCIENCES HUMAINES (I.R.S.H.) (Ministère de la Recherche Scientifique chargé de l'Environnement & de la Protection de la Nature).

Mai 1977

Biffot Laurent (1977)

Du rôle indispensable de la quantification dans la perception de certains phénomènes en psycho-sociologie. In : Articles et communications sociologiques (1962-1972)

Libreville : CENAREST, 81-96. (Sciences Humaines Gabonaises)

Congrès Mondial de Sociologie, 6., Evian, 1966